

ils se cachaient dans un tonneau, dans une armoire, mais surtout sous les lits. Dans les anciennes histoires, le dessous des lits était le rendez-vous cher aux assassins. Ils dormaient parallèlement à leur victime et sortaient à minuit pour couper le cou.

Aussi ne manquait-on pas après les histoires débitées, et avant de se coucher, de visiter toute la maison, les tonneaux, les armoires, les soupentes ; c'était un jeu de cache-cache avec les voleurs du passé, et surtout on regardait avec une lampe jusqu'au fond du dessous de lit.

On se couchait tranquille.

Nous avons encore vu de notre temps chez un bon nombre de familles pratiquer cette recherche, qui permettait de constater que la bonne ne balayait pas sous les meubles, et de la gronder le matin.

Quand aux voleurs, ils avaient pris l'habitude de ne jamais se placer dans un endroit aussi surveillé, et il y a longtemps qu'ils ne s'installaient plus d'avance chez leur victime et ne venaient qu'au moment.

Donc notre ménage d'Irlington, qui va bientôt célébrer ses noces d'or, avait conservé la tradition antique de visiter le dessous du lit avec soin avant de s'exposer à dormir, et aussi on avait continué pendant cinquante ans à ne découvrir que la poussière cachée.

Ils étaient philosophes, car la sagesse vient avec l'âge, et un soir ils calculèrent combien ce quart d'heure de recherche leur avait coûté de temps et de peine depuis un demi-siècle : s'était couché trente-six mille et cinq cents fois par terre à plat ventre pour voir, et n'avaient rien vu, quoiqu'ils eussent usé au moins neuf mille chandelles.

En admettant que cette visite minutieuse n'eût employé qu'un quart d'heure en moyenne, sans compter le temps de se brosser, c'est sept cent cinquante journées de douze heures, soit plus de deux ans complets sur leur cinquante ans de séjour ensemble qu'ils avaient passés à chercher sous le lit en vain.

Capital énorme, car le temps c'est de la monnaie et en plus de deux ans de travail à 12 heures par jour tous les jours, on amasserait une vraie fortune, surtout par un travail aussi pénible et aussi consciencieux. Néanmoins, après ces réflexions, comme c'étaient des gens de routine et de tradition, ce qu'on avait toujours fait ils continuèrent à le faire en vain, en disant : Ce n'est pas à notre âge qu'on change.

Or, jugez de leur joie ces jours-ci, les deux époux qui se résignaient à continuer l'inspection étaient à peine à plat ventre, ce qui est rude pour les vieillards, qu'ils distinguèrent très nettement sous un sofa le brigand cherché en vain depuis cinquante ans.

Il était là étendu, faisant le mort, et quand la bougie lui eut ébloui les yeux, le laron qui était, comme l'on pense, un naïf, sortit tout penaud jurant qu'il ne savait pas que depuis tant de siècles la cachette était éventée et il les supplia de lui permettre d'aller se faire pendre ailleurs.

Cette attitude toucha les vieux.

Ils étaient si ravis de n'avoir pas perdu plus de deux ans de leur existence conjugale et d'avoir eu raisons de persévérer, qu'ils supplièrent le voleur qui leur causait cette joie d'accepter des gâteaux, on le bourra, on on le remercia, on alla à la cave, on lui fit boire un muscat extra-fin : "C'est moi-même qui l'ai préparé, disait l'épouse."

Le voleur était si surpris qu'il n'avait pas, il avait peur qu'on veuille lui donner la colique, mais quand il vit le maître et la maîtresse trinquer avec lui, il reprit de l'expansion, et fut heureux d'avoir couronné la vie de ce vieux couple par une aussi agréable surprise.

Ils retrouvaient deux années de leur vie, et ils lui firent accepter une somme d'argent, s'ils avaient été plus riches, ils lui eussent fait une pension pour ne les avoir pas assassinés.

Heureux couple, heureux voleur, heureuse tradition.

#### BONNE MORALE

Que de choses il fera bon, à l'heure de la mort, d'avoir fait toute sa vie !

Un quart d'heure d'oraison prosterné représentera dans cinquante ans plus de deux ans d'amour de Dieu à douze heures par jour ! et cette prière empêchera le diable de triompher à l'heure de notre mort.

—Le Pellerin.

#### RÊVE DE FIANCÉE.

Ne m'ont ils pas dit que, maintenant, la première fillette venue, qui sort du couvent, a déjà des idées fort nettes sur le placement de sa petite personne et calcule avec une lucidité merveilleuse les chances de profit et de perte qu'elle offre cette spéculation !

Voilà ce qu'ils pensent ou feignent de penser sur leur future épouse. Dans quel monde, en vérité, ces gens-là vivent-ils ?

Moi, je m'étonne tout au contraire de l'aveuglement candide avec lequel la plus charmante des filles épouse un vilain sot de l'espèce de ces deux philosophes.

Pauvre chère petite ! oser dire qu'elle combine et calcule, alors qu'en réalité elle est la dupe de toutes les illusions ; alors qu'elle paye son erreur d'une vie entière de chagrins, et que, le plus souvent, elle n'a même pas conscience de la cause imprévue qui la rendit folle un moment.

N'est-ce pas, mignonne, que je dis vrai ?

Le fameux soir où madame votre mère murmura derrière son éventail :

—Fillette, comment trouves-tu ce grand, jeune homme qui boit un verre de punch, là-bas, près de la fenêtre ?

Ou bien vous avez éclaté de rire au nez de votre chère maman, ainsi que le comportent les mœurs actuelles, et vous vous êtes écriée :

—Oh ! par exemple, mais c'est un baliveau, ce jeune homme !

Ou bien, tourmentant le bouton de votre gant, devenu rebelle tout à coup, vous avez murmuré :

—Je ne sais pas... Il n'est ni bien ni mal. Dieu qu'il fait chaud !

Eh bien, mon enfant, pourquoi avez-vous répondu ceci plutôt que cela ?

Vous ne vous le rappelez plus ; le petit caillou qui causa l'avalanche vous échappe absolument.

Ne cherchez pas, ce serait peine perdue : ce petit caillou, c'était en effet moins que rien : un bout de moustache, un nœud de cravate, une allure... pas même une grâce ; une simple étrangeté.

N'en soyez pas confuse ! Cela prouve tout simplement que vous étiez, à cette heure,

très disposée à l'hallucination. On oublie trop qu'il y a des tam-tam chinois tellement sensibles qu'ils laissent échapper tout un concert, lorsqu'une mouche vient les heurter en passant.

Pauvre petite bête, ce n'est ni par malice, ni par amour de la musique, assurément ; c'est par hasard.

Les fiancés sont comme la mouche, mais vous ne leur persuaderez jamais que leur seul mérite est d'avoir heurté le tam-tam au moment opportun. C'est pourtant l'exacte vérité, dans l'immense majorité des cas.

Eh ! mon Dieu, pour un homme, le mariage n'est qu'un des événements de la vie et même un des petits, parfois. Pour une jeune fille, c'est l'événement, la grande métamorphose... C'est un soleil splendide qu'elle a sans cesse devant les yeux. Quelqu'un passe devant ce soleil ; tout naturellement, il y a mirage, éblouissement ; ce quelqu'un prend des proportions fantastiques : ce n'est plus un homme c'est un héros... Le tam-tam éclate, le cœur bondit, le poème commence, et fouette cocher.

C'est la chose du monde la plus simple et la plus aisée à comprendre.

Et une fois que ce poème est commencé, on pare son héros, on l'enveloppe de son cœur, on lui souffle son âme et bientôt, grâce à cette hallucination délicieuse, la dernière trace de réalité s'évanouit ; si bien que les défauts d'un fiancé peuvent sauter aux yeux de tous sans que la pauvre fille en soit le moins du monde inquiète : elle en chasse l'évidence, comme un peintre chasse un grain de poussière qui viendrait se poser sur le portrait qu'il peint. Bien mieux, les obstacles eux-mêmes ne font que stimuler l'ardeur poétique de la pauvre femme.

Les mères ont une tendresse particulière pour leur enfant chétif ou mal bâti. Pareillement, on s'obstine à poursuivre un rêve dont on vous a signalé le ridicule... On dortote son petit boiteux, que voulez-vous ! on s'attache à lui, on se passionne...

Est-ce qu'on ne s'élance pas d'autant plus haut dans l'imaginaire que la réalité est plus plate et plus prosaïque ?

Est-ce que le rêve aurait une raison d'être s'il n'était pas un mensonge ?

Si l'on pouvait comparer le fiancé réel, en cravate blanche, qui se tient droit devant son prie-Dieu, au fiancé imaginaire que la jeune fille a dans le cœur, il y aurait d'étranges surprises.

Ce sont deux rêves que le prêtre unit ; ce sont deux fantômes qui échangent l'anneau et se jurent fidélité.

Ne croyez pas que ce mirage dont nous parlons soit une exception rare : il y a bien peu de femmes qui n'aient entrevu le ciel à l'heure de leurs fiançailles et ne donneraient une partie de leur vie pour l'entrevoir encore.

L'épouse se cramponne encore à son rêve de fiancée, alors même que des années d'expérience lui en ont prouvé la fausseté. Il faut que tout se soit évanoui autour d'elle, que le désastre soit complet pour qu'elle abandonne à tout jamais son fameux poème. Encore, si cruelle que soit la déception, elle en gardera l'amertume pour elle seule, tout au fond de son cœur, sans en rien laisser voir ; elle s'efforcera de conserver intact, aux yeux du monde et de la famille, le prestige de son mari ; elle n'avouera jamais, même à Dieu, la nullité de l'homme qu'elle a choisi. Par pudeur, par dignité, elle voilera la plaie de son cœur et souffrira en silence, se